

# de la base de l'Est (1<sup>re</sup> partie)

Pédagogue, il explique patiemment aux puristes de la révolution, et aux allumés du djihad, qu'il est vain d'espérer un état d'équilibre entre les forces de l'armée algérienne naissante et celles de l'ennemi. Il estime — et il cite des exemples illustres à l'appui de sa démonstration — que pour durer et espérer vaincre un jour, la seule alternative pour un mouvement indépendantiste encore faible est de bâtir, à l'abri d'un sanctuaire, les conditions d'une longue résistance. «L'armée française respectera-t-elle la souveraineté de l'Etat tunisien ?» Ou bien «n'est-il pas aventureux de concentrer notre état-major et de le sédentariser dans un endroit connu de l'ennemi ?» Ce sont là les questions judi-

cieuses qui lui sont posées. Le proche avenir démontra que l'analyse qu'il avance est clairvoyante : «Les Français seront certainement tentés de réoccuper la Tunisie et le Maroc pour neutraliser durablement les bases arrière de l'ALN, mais un facteur le leur interdira toujours : la conviction que leur agression provoquera la création d'un front nord-africain uni et déterminé à leur résister. Ils n'ont pas les moyens humains, matériels, financiers et diplomatiques pour s'engager dans une telle aventure. Ce qui est à craindre, et il faudra veiller à s'en prémunir, ce sont des actions de commandos, ponctuelles et limitées dans le temps, contre nos installations.» A la veille de l'arrivée de Amar Ouamrane en Tunisie, Bouglez a déjà fait l'essentiel en matière de remise en ordre dans les rangs des groupes armés qui activent dans le Nord-Est.

En très peu de temps, il a montré son savoir-faire. Avant même la réception des organigrammes de la Soummam, les unités qu'il commande sont restructurées par Abderrahmane Bensalem et Mohamed Aouachria, les deux célèbriissimes déserteurs de mars 1956, selon le modèle français qu'ils connaissent bien. Les anciens seigneurs de la guerre, qui tiennent les djebels, sont entrés dans le moule façonneur. Ils obéissent aux ordres de la nouvelle hiérarchie. Des centres d'instruction sont ouverts. De jeunes maquisards y apprennent les rudiments du métier des armes. L'organisation, mise en place par Amara Bouglez pour élever le niveau de l'ALN, fera école, à telle enseigne que Houari Boumèdiène, visitant ces installations au courant du deuxième semestre de l'année 1957, demandera et obtiendra l'affectation en Wilaya V de l'officier Khaldi Hasnaoui, un des instructeurs de la Base de l'Est.

## Au nom du CCE

A souk Al Arbaâ, où il s'installe avec son staff, dès octobre 1956, une administration voit le jour. Sous la houlette du dynamique Layachi Benaâzza, elle mène une action dans toutes les directions grâce à des militants dévoués et compétents : Tahar Saïdani, Ahmed Nidham, Tahar «Spaguet», Amar Bosco, Rabah Nouar, Hama Chouchène, Abdelkader Laribi, Daoudi Abdeslem, Salah Méchentel, Mahmoud Harathii, Ahmed Draïa, Abderrahmane Bouraoui et tant d'autres. La Tunisie et la Libye sont minutieusement prospectées par Ali Ben Ouerdja et Hadj Hocine Sahraoui à la recherche des armes abandonnées en 1943 par l'Afrika Korps de Rommel et de Von Arnim. Le résultat est parfois fabuleux. Les carabines mausers, (auxquelles les maquisards vouent un

véritable culte), les mitrailleuses MG 42 et 43, les PM «Schmeisser», les pistolets «Luger» ou «Parabellum», font le bonheur des hommes de Bouglez. L'argent manque. Il ordonne l'exploitation du liège. Les chênes des forêts des Ouled Bechih et des Beni Salah sont une véritable manne céleste. Le produit de la vente, réalisée par l'intermédiaire de Salah Othmani, grand négociant d'origine algérienne installé à Tunis, permet de pallier au plus urgent : la sempiternelle «mhamssa» des popotes et les chaussures Palladium, dont les maquisards font un usage considérable. Les médicaments sont réduits à l'aspirine et au mercurochrome. «El imen, baba !» tient lieu de recette miracle pour vaincre le froid, la fatigue et les mille petites douleurs du quotidien. De généreux donateurs viennent au

secours de l'ALN. De richissimes membres de la diaspora kabyle dénouent leur bas de laine, et des commerçants djerbis, en majorité fidèles à Salah Ben Youssef, le secrétaire général dissident du Néo-Destour, offrent des centaines de gourdes en fer blanc, des chemises, des pataugas. Les réfugiés commencent à affluer en Tunisie, chassés de leurs mechtas par les bombardements de l'aviation, ou fuyant les camps dits, pudiquement, de «regroupement». Bouglez essaie, avec le peu de moyens dont il dispose, de soulager leur détresse. Les rapports qu'il dresse de la situation de ces déracinés, rapports confiés à l'UGTA qui vient d'ouvrir un bureau auprès de l'UGTT à Tunis, tenu par le dynamique Brahim Bendriss, seront utilisés dans peu de temps par Ahmed Boumendjel et M'hammed Yazid pour sensibiliser les Croix et Croissants Rouges de la planète à ce qui se passe à la frontière tunisienne. Décembre 1956. Ouamrane rejoint la Tunisie. L'homme a l'aspect d'un bulldozer. Il en a la force. Une grosse tête posée sur le cube puissant du buste. Un visage aux traits durs. Des mâchoires impressionnantes. Un accent du terroir brut de décoffrage. Il est surtout oint de l'huile sainte d'Ifray. Les autres atouts de ce guérillero de fer sont des états de services anciens et connus de beaucoup d'anciens militants nationalistes du Nord-Est : un engagement ancien dans le mouvement national, un choix précoce pour la lutte armée, (condamné à mort en 1945 pour cause de mutinerie du régiment de tirailleurs dont il faisait partie et hors la loi française avant la lettre de Novembre, dès sa sortie de prison), un récent et prestigieux commandement wilayaï et une proximité valorisante avec le légendaire Belkacem Krim. Mais cela lui aurait-il suffi pour mener à bien sa mission à l'Est, s'il n'avait point rencontré — après quelques tâtonnements — Amara Bouglez ? L'entrevue entre les deux hommes se déroule dans le bureau de Driss Guiga. Les échanges sont brefs, mais suffisants. — «Je représente le CCE, voilà mon ordre de mission». — «Bienvenue parmi tes frères moudjahidine, colonel Ouamrane». Tout est dit. Bouglez, légaliste, éminemment politique, se met à la disposition de l'autorité légitime de la révolution. Ouamrane, mû par le souci de doter le CCE d'une force militaire conséquente, et surtout indépendante des états-majors des wilaya, confirme Bouglez dans son grade de colonel et entérine l'autonomie de la zone qu'il commande. Les moyens mis à la disposition de Ouamrane mettront fin aux agissements fractionnels d'Ahmed Ben Bella, ouvertement insurgé contre le principe abanien de «la primauté de l'intérieur sur l'extérieur» qui le déchoit,

ipso facto, de la prééminence qu'il s'est auto-octroyée. Le représentant de ce dernier, Ahmed Mahsas, qui avait réussi à circonvénir l'état-major de l'Aurès et à l'inciter à ne pas reconnaître la légitimité du directoire politique issu du congrès de la Soummam, décrit comme une «dunette» régionaliste, est contraint de quitter Tunis dans la précipitation, exfiltré en extremis, par les services de Driss Guigua.

Quelques jours après cette première rencontre avec Ouamrane, Bouglez réunit son staff de commandement et ses officiers de l'intérieur dans la propriété d'un Algérien non loin de la ville tunisienne de Béja. Il présente Ouamrane. Son préambule va au principal : «Le congrès du FLN, qui est l'autorité suprême de la révolution, a désigné une direction politique, le colonel Ouamrane, que voici, la représente. En votre nom, je déclare que nous reconnaissons cette direction. En votre nom, je souhaite la bienvenue à si Amar.» Il poursuit, avec le langage imagé qu'il affectionne, tout en agitant un gros classeur de couleur blanche : «Ceci est le nouveau code de la route de la Révolution. Il a été rédigé par Larbi Ben M'hidi, Abane Ramdane, Belkacem Krim et Youssef Zirout. Le chemin qu'il balise conduit à la victoire». Il passe la parole à Ouamrane. Les officiers de la Base de l'Est, réunis par Bouglez pour écouter l'homme, que le journaliste Robert Barrat a médiatisé en mars 1955, attendent de lui qu'il commente, à leur usage, les articles du LIVRE qui vient de leur être Révélé et qu'il leur donne sa propre analyse sur les perspectives à plus long terme de la révolution. Ouamrane n'est pas un tribun. Il estime qu'il n'a nullement besoin de prêcher la révolution à ceux qui la font. Il se contente de montrer par-dessus son épaule, du pouce de sa main droite, le gros classeur que tient toujours Bouglez, et en

**Amar Ouamrane, arrivé en Tunisie à la fin de l'année 1956 en éclaireur du CCE, avait tout de suite compris qu'il fallait une base à l'Est, un tremplin aux ressorts éprouvés pour faire faire l'ultime bond aux matériels qu'ils allaient parvenir à la porte tunisienne de l'Algérie en guerre. Ce tremplin existe déjà, c'est la zone auto-proclamée autonome de Souk-Ahras.**

gagné, sans réserves, les suffrages de l'élite combattante du Nord-Est. Il les a gagnés grâce à l'orgueil inspiré à l'immense Kabyle par les détonations des fusils des moudjahidine dans les djebels algériens, orgueil qu'il exprimera avec la même superbe devant tous les grands du monde arabe.

Les armes, hélas, les armes ! Longue et tragique saga des pourvoyeurs de l'ALN. La question a hanté les chefs de la Révolution avant même le début de l'insurrection. La recherche des armes a failli coûter la vie à Ben Bella en février 1955, à Tripoli. Elle a coûté leur liberté à Mostapha Ben Boulaid et à Tahar Zbiri. Elle a contraint Taleb Larbi et Abdelkrim à sévir d'une main de fer contre les civils tunisiens ou libyens soupçonnés de détenir des fusils de guerre. Ces deux moudjahidine le payeront de leur vie. Des bateaux ont été sabotés dans des ports, coulés ou arraisonnés dans la Méditerranée. Des caravanes ont été interceptées dans le désert et des fournisseurs européens ont été assassinés dans des hôtels. Aït Ahcène a été victime d'un attentat en Allemagne. L'avion de Mustapha Ferroukhi s'est désintégré au-dessus de la Mongolie, tout comme l'avion tchèque le fut à proximité de la base américaine de Nouaceur, au Maroc, en 1961. Et tant et tant d'autres drames à l'est, à l'ouest, au sud et au nord de l'Algérie provoqués par la recherche effrénée d'armes par le FLN, contrée par les meurtres et les sabotages exécutés par les services secrets français. La quête d'armes entreprise par le CCE, couronnée de succès dès le début de l'année 1957 amènera l'ennemi à imaginer l'impensable : installer des rideaux de fer le long des frontières de l'Algérie pour empêcher l'ALN d'avoir les moyens de lui tenir tête. Dans peu de temps, cette muraille de Chine à la française va devenir pour les uns la carte

maîtresse dans leur stratégie et pour les autres le facteur négatif principal dans leur équation. Début 1957, les membres du CCE, chassés d'Alger par la dixième division parachutiste du général Massu, rejoignent en ordre dispersé la Tunisie. Krim, seul rescapé du prestigieux premier état-major de l'ALN, est l'homme fort du directoire politique issu d'Ifray. Les affaires militaires relèvent naturellement de lui. La problématique des armements de l'ALN est enfin sérieusement prise en charge. L'équipe dont il est entouré est convain-

cue de l'impérieuse nécessité de tout mettre en œuvre pour la résoudre. Une fois les sources d'approvisionnement découvertes et exploitées, les armes promises par Ouamrane arrivent enfin en quantités. Les structures installées par Bouglez démontrent leur utilité. Les dépôts de Béja, de Souk El Arbaâ, du Kef ou de Ghardimaou regorgent bientôt de caisses remplies de fusils 303 «Enfield», de mitrailleuses «Lewis» à chargeur camembert, de MG 42 et 43, de lances-roquettes à ressort «Piatt», de mortiers de tous calibres et d'énormes quantités de munitions. Il faut à présent faire rentrer ces matériels en Algérie.

La mission sera naturellement confiée à la Base de l'Est, dont c'est la raison d'être. Ses plateformes de départ protégées par un relief accidenté et boisé qui les met à l'abri de toute incursion mécanisée, ses filières, ses relais et ses moyens humains considérables vont être mi à l'épreuve.

M. M.  
(À suivre)